

Comment peut-on accepter de vieillir ?

Pierre-Olivier Monteil

L'air du temps est à cet égard sans pitié, si l'on en juge d'après le langage ordinaire. Le dictionnaire ne donne que de rares acceptions du verbe « vieillir » ayant un sens positif. Il a en revanche le sens de décliner, perdre de la force ou de son intérêt, devenir caduc, se démoder... « Vieilli » a le sens de fatigué, usé, vétuste.

Certes, on trouve quelques tournures positives, néanmoins : vieux routier, l'affectueux « mon vieux »... Mais au total, vieillir a décidément les allures d'un problème.

J'aborderai cette question successivement sous trois dimensions : le déclin des capacités, le déclassement social, enfin l'aspect existentiel lié à notre condition de mortels.

I – Le vieillissement comme diminution et déclin des capacités.

Avec l'âge, la santé décline. Mais on peut répliquer à ce constat que la toile de fond sur laquelle se détache cette situation est celle du progrès général de la santé, à travers ceux de l'hygiène et de la médecine, l'accroissement de l'espérance de vie ou encore la baisse de la mortalité infantile. Nous avons aujourd'hui le sentiment de maîtriser notre destinée, nous concevons la maladie et le handicap comme des anomalies, des exceptions à ce principe, et caressons parfois un rêve d'éternité.

La riposte à l'inéluctable (quoi qu'aléatoire) déclin physique ne peut être que celle du caractère, de l'inventivité à s'adapter, du goût de l'avenir à tout âge. Bref : de la curiosité. Dans *L'écriture ou la vie*, c'est le critère que Jorge Semprun identifie pour expliquer l'inégale capacité à survivre dans l'univers concentrationnaire.

Mais le problème n'est pas qu'individuel. Car il est vrai que l'on peut s'entraider. La curiosité a aussi sa dimension relationnelle. Cela suppose en particulier que les plus jeunes ne fuient pas les plus vieux, et que l'on ne se résigne pas trop vite à la ségrégation des âges.

Après la santé, les apparences. Le vieillissement accuse les marques de l'âge, et l'on s'aperçoit que l'on sort peu à peu de la norme sociale. Contre le conformisme du « jeunisme », on peut encore, néanmoins, trouver les ressources d'assumer le fait que la lenteur, l'expérience, le sens de la mesure ont bien leurs vertus.

Alors la sagesse du grand âge peut n'être pas qu'une légende, si elle se fait apprentissage, prise de conscience de notre condition double : être et avoir été, appartenance et distance, engagement et recul. Le point d'appui de ce mûrissement qui n'est aucunement obsolescence peut être, là aussi, le caractère. Comme vis-à-vis de la santé déclinante, cela se consisterait à consentir à ce qui a toujours été, c'est-à-dire notre condition de finitude : avoir un corps qu'on n'a pas choisi, avoir un inconscient qui défie la maîtrise, vivre à une époque imposée et

seulement pour un certain temps. On le savait depuis le début. A l'inverse, le refus d'y consentir peut conduire au contraire de la sagesse : la vieillesse comme aigrissement et mauvaise humeur, qui se fait alors l'artisan de son propre malheur.

Mais ce raisonnement a ses limites. La mémoire qui flanche pose une autre question : l'identité subsiste-t-elle sans mémoire ? Or Alzheimer est un mal qui s'en prend de préférence au grand âge. La vieillesse est alors effectivement un naufrage.

D'autre part, si l'on peut se persuader que la vieillesse est un bel âge, cela n'en laisse pas moins subsister les attitudes indifférentes ou hostiles de ceux qui sont convaincus du contraire. La surdité comme la lenteur isolent, la vulnérabilité et la fragilité exposent à la brutalité des foules, qui violentent les plus âgés sans même s'en apercevoir.

La facilité –   dénoncer – consiste alors à éloigner le spectacle indésirable du vieillissement en avalisant, soi-disant pour de bonnes raisons, la ségrégation entre les générations.

II – Le vieillissement comme déclassement

On observe une fréquente incompréhension entre les âges, un décalage croissant entre, d'une part, la rapidité du monde moderne et ses techniques, et d'autre part, l'inadaptation des personnes âgées à suivre le rythme. L'écart se creuse encore avec le départ à la retraite ou vers la maison de retraite.

Le problème s'aggrave du fait que le vieillissement se marque aujourd'hui par une exclusion de plus en plus précoce et subie du monde du travail, c'est-à-dire du lieu privilégié de la reconnaissance sociale. Bien souvent, on part à la retraite avec le sentiment de sa propre obsolescence et l'appréhension d'un déclassement.

Il n'est pas inintéressant de noter, cependant, que le phénomène a son symétrique. Car, si la vieillesse d classe, la jeunesse exclut aussi, aujourd'hui. La « préférence française pour le chômage » tend à exclure les moins de 35 ans et les plus de 50. Dès le plus jeune âge, les enfants sont invités à s'armer pour le marché du travail et à suivre les meilleures études, si possible à être « précoces », à endurer des emplois du temps surchargés d'activités de toutes sortes, qui les transforment en hommes d'affaires pressés, sommés de ne pas rêver, ne pas trop lambiner à se chercher, mais au contraire de se trouver le plus vite possible, et finalement de traverser l'enfance à grands pas tels des adultes avant l'âge.

Ce double phénomène d'un âge «   fuir », en quelque sorte, semble lié à notre rapport au temps, qui nous concentre aujourd'hui dans un présent omniprésent au détriment d'un passé qu'on oublie aussitôt, tant il paraît dépassé et d'un avenir qu'on peine à imaginer, tant il semble indéterminé. Cette double crise du passé et du futur se traduit par l'exclusion des générations qui, respectivement, les représentent : la montante et la déclinante.

III – Le vieillissement comme approche de la mort

Accepter de vieillir, c'est aussi se préparer à mourir. Comment peut-on y consentir ? Notre vie se déroule entre une naissance et une mort, nous le savons. Nous connaissons un premier temps d'essor, où vivre consiste à grandir, se déployer, s'affirmer. C'est ce temps que la modernité privilégie en accréditant la perspective d'un âge adulte de l'humanité, un idéal d'émancipation et d'autonomie croissante.

On peut faire valoir qu'après avoir exploré et bravé les tempêtes, il puisse y avoir un temps, non seulement pour se reposer, mais aussi pour reconnaître ses attaches à quelques lieux et à

quelques êtres. Réduire la voile et, expérience faite, trouver quelque chose comme l'essentiel. Après avoir fait sa place, ce serait le temps de laisser place ; après l'affirmation, l'effacement. Dans la première époque, on progresse par alternance de désengagements et réengagements ailleurs ou plus loin. Dans la dernière, il s'agirait de consentir à un désengagement qui s'en remet aux autres, à ceux qui nous feront suite. La mort pourrait alors se concevoir - et peut-être même s'accepter ? - comme le mouvement par lequel on s'en remet à la mémoire des survivants pour leur confier le soin de dire, eux, de manière vivante, qui nous avons été. Ce serait une manière de les re-susciter.

Mais l'on voit bien que des forces nous en empêchent. Ce qu'on appelle individualisme et que notre modernité valorise comme jamais ne consiste-t-il pas à vanter les « réalisations » de chacun, jusqu'à y voir le signe exclusif d'une vie accomplie ? Alors, soudain, on se dit, saisi par l'absurde : « avoir fait tout ça pour que cela prenne fin, mais alors à quoi bon ? ». Et l'on résiste. On redoute cette mort absurde d'autant plus ardemment que l'on s'imagine cette « réussite » selon l'idéal de qui s'est fait tout seul et n'a pas à s'en remettre à d'autres parce que tout s'est fait plus ou moins sans eux, voire contre eux.

A ce sentiment, peut pourtant répliquer la simple gratitude d'être né et d'avoir vécu parmi nos semblables. Celle qui permet peut-être, heureux « comme Ulysse, après un long voyage... », de s'apprêter à les laisser continuer sans nous.

Au déclin des capacités répliquerait alors la curiosité, au déclassement s'opposerait l'indispensable conversation entre les générations, à la perspective d'une mort scandaleuse, la gratitude d'être né qui permet de s'effacer.